

Cicéron Second exil

Hervé Dumez

Ibei quid agat, secum cogitat, parat, putat.

*Ne sachant que faire, il médite, il se prépare, il pense.
(Ennius)*

Que doit-on, que peut-on faire lorsque l'on voit se lever dans son propre pays le spectre de la dictature ?

Au début de -49, Crassus ayant disparu dans une expédition guerrière au cours de laquelle il espérait égaler les victoires de ses deux rivaux, César et Pompée se trouvent face à face. La fille de César est morte, que Pompée avait épousée et dont il était follement épris. Aucun lien n'unit plus les deux adversaires, qui l'un et l'autre entendent mettre un terme à la république.

Cicéron est attaché à chacun des deux, tout en voulant défendre la Rome ancestrale. César lui a accordé un prêt financier de grande ampleur ; Pompée a mis fin à son exil. Jour après jour, l'ancien consul envoie des lettres à son ami Atticus resté prudemment en Grèce, qui expriment ses déchirements. Tantôt il veut fuir à Malte, loin du tumulte. Tantôt il veut rester en Italie, mais ce qui peut signifier avoir choisi César. Tantôt il se dit qu'il faut rejoindre Pompée. C'est cette dernière option qu'il choisit finalement en juin, partant pour la Grèce où il assiste au désastre de Pharsale. S'attendant à être exécuté ou forcé au suicide, il est l'un des premiers, avec Brutus, à bénéficier du pardon de César.

Tiron qu'il a affranchi, son secrétaire et ami, relate les affres de cette période.

Tiron à Aulus Caecina, salut

Cest avec émotion que j'écris cette lettre. Je suis habitué à recevoir les mots sous la dictée du maître. Parfois, il me consulte et j'ose lui donner mon avis qu'il écoute avec bienveillance et dont il tient souvent compte. Mais me voilà à tenir le stylet pour vous tenir au courant de la situation. Vous pardonneriez mes pauvres lignes que j'essaierai de rendre non indignes de Cicéron. Je résumerai pour vous la manière dont il a traversé ces derniers mois, comme vous me l'avez demandé.

Le matin de son départ pour rejoindre Pompée, je l'ai accompagné un moment sur la route et j'ai regardé s'éloigner le petit convoi, précédé des licteurs auxquels a droit un ancien consul, en ligne les uns derrière les autres, pour revenir enfin sur ce qu'avaient été nos pas. Son affection pour moi m'est connue, j'ose le dire, et d'un esclave il a fait de moi un homme libre sans que cela change grand-chose à ce qui nous lie l'un à l'autre. Je suis son cher Tiron, sans besoin de plus d'effusion. Il m'a permis d'amasser une somme que je vais consacrer à acquérir une petite ferme, mais j'ai continué de veiller sur ses biens et sur sa famille. Et sur ses livres surtout. Si nous n'avions pas réussi à éloigner les rats de sa bibliothèque – une nuit a suffi aux rongeurs pour grignoter Platon –, j'avais instruction de leur faire faire des boîtes en bois de cèdre qui éloigneraient aussi les blattes et autres insectes grignoteurs de papyrus.

Ce fut une souffrance pour moi, ces derniers mois, que d'entendre le maître se tourner et retourner nuit après nuit, se lever et marcher sous le péristyle, m'appelant au matin pour dicter une lettre. Ses insomnies lui avaient occasionné une irritation des yeux et il ne pouvait plus écrire. Nul, en ces temps de trouble, ne savait vraiment quoi faire. Chacun hésitait, trahissait, changeait d'avis. Je l'ai vu, lui qui domine les autres de sa parole, lui qui sait emporter l'adhésion, qui a ce pouvoir de conduire les autres là où il les veut mener, je l'ai vu sombrer. Il se sentait dépassé, ne parvenait à se tenir à un choix déterminé, son esprit flottait et se perdait. C'est à son ami Atticus, qui est aussi le vôtre, qu'il tentait de se raccrocher sans trop espérer de lui. Dans cette situation inextricable, ce n'est pas des conseils ou une suggestion qu'il lui demandait, mais uniquement de lui exposer ses doutes à lui, pour les échanger avec les siens. Il ne leur restait à tous deux que leurs angoisses à partager.

Des deux hommes qui s'affrontaient pour le pouvoir, mon maître était l'ami. Un temps, César et Pompée avaient été liés et complices avec un troisième, Crassus, qui avait accumulé une immense fortune et s'imaginait pouvoir acheter Rome. Pompée s'était couvert de gloire comme général en Orient pour avoir vaincu Mithridate, et était allé de triomphe en triomphe. César, jusqu'à ses quarante ans, n'avait été qu'un politicien assez obscur, quoique remarquable orateur, tissant sa toile dans l'ombre. Puis il s'était résolu à devenir lui aussi général pour égaler son rival. Après avoir oscillé, il s'était décidé pour la Gaule d'au-delà des Alpes, contrée inconnue et qui avait toujours été menaçante pour Rome, qu'il parvint à soumettre. Les trois s'étaient entendus pour contrôler le nouvel empire. Puis Crassus, se disant qu'il lui fallait à lui aussi des lauriers militaires s'était lancé dans une campagne audacieuse au cours de laquelle il avait trouvé la mort. Pompée avait épousé la fille de César pour mieux sceller leur alliance et, à la surprise générale, l'avait aimée passionnément. Mais Julia était morte en couches, sa mort défaisant le lien qui les unissait. Les deux restant en lice se trouvaient donc face-à-face, et l'un était de trop. Mon maître, représentant le prestige de la parole, qui avait sauvé Rome une première fois de la tyrannie, celle de Catilina, était un enjeu dans leur affrontement. Qu'il penchât pour l'un ou pour l'autre, vous le savez, et le pouvoir basculait. Il essaya autant

qu'il le put, dans un premier temps, sans trop espérer y parvenir, de jouer les conciliateurs, les deux lui laissant croire qu'il le pouvait.

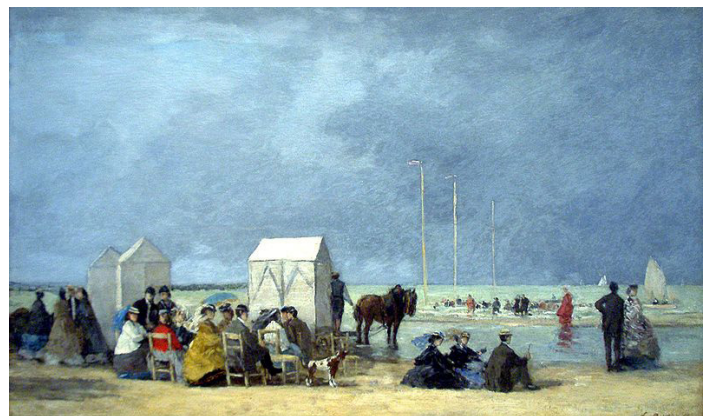
Sentant la guerre civile se dessiner, il atermoyait. Pour l'un et l'autre, il avait des sentiments vrais. Mais il abhorrait le pouvoir personnel que l'un et l'autre voulaient imposer, et se rongait.

La première tentation était de se retirer, dans l'une ou l'autre de ses villas où vous avez eu de si nombreux entretiens, de fuir la tempête à venir en lui tournant le dos, et de lutter par l'écriture. Expliquer et chercher à convaincre. Mais que serait-il, lorsque l'un l'aurait emporté sur l'autre ? La neutralité, aux fastes du pouvoir s'installant, n'apparaîtrait-elle pas traîtrise, la réserve elle-même culpabilité ? Et que peut l'écriture, quand des hommes qui ont été proches en viennent aux mains par ambition ? Prêcher dans ses écrits la modération et la paix lui apparaissait dérisoire. Il avait bien commencé à me dicter un traité sur la concorde entre citoyens et pensait parfois que son style, son éloquence, pouvaient avoir un effet mais sentait bien qu'il s'illusionnait et ne parvenait pas à le mener à bien.

Les questions se bousculaient dans sa tête ébranlée. Un homme entré dans la vieillesse et qui a bien mérité de son pays ne peut-il pas se tenir à l'écart quand ce même pays se déchire ? N'a-t-il pas le droit de se retirer au milieu de ceux qu'il aime, laissant le pouvoir à qui a décidé de le prendre de force ? Est-il irrévocablement lié à une cause par l'amitié, quelques fautes que cette cause ait commises, et même s'il réprouve ce qu'elle ambitionne de faire ? Quand la patrie est opprimée, un bon citoyen peut-il se tenir à l'écart et ne rien faire ? Lui est-il possible, à lui qui répugne à l'affrontement, de chercher la voie de la négociation entre ceux qui ont déjà choisi de s'éliminer par les armes, ou doit-il, lui aussi, pour essayer de sauver ce à quoi il tient, entrer dans l'arène, quitte à participer à la destruction de ce qu'il veut sauver ? Et dans ce cas, tous les moyens sont-ils légitimes, y compris la violence, la complicité de meurtre, pour faire barrage à la tyrannie qui s'annonce ? Peut-on vivre retiré lorsqu'un tyran a pris le pouvoir, ou doit-on quitter son pays ?

Quand il cherchait où était son devoir, ce dernier semblait lui apparaître clairement. Mais quant à son intérêt personnel, tout se brouillait.

Pompée l'avait sauvé de son premier exil, même s'il n'avait rien fait précédemment pour lui éviter cette épreuve. La reconnaissance lui commandait de le rejoindre, et c'est bien ce que Pompée attendait. Mais mon maître admirait César qui le cajolait, lui proposant d'être auprès de lui son conseiller, alors que Pompée, imbu de ses talents militaires,



*L'eau du bain à
Deauville, Eugène
Boudin (1865)*

n'écoutait personne et le prenait de haut avec tous. L'habileté de César, son sens de la décision, la clarté de ses objectifs et l'activité qu'il déployait pour les atteindre, son absence de scrupule, contrastaient avec la fatuité de Pompée et son inaction alors qu'il savait le choc inévitable. Pompée ambitionnait le pouvoir mais ne voulait pas le prendre. Il souhaitait qu'on allât en délégation le lui offrir, en le priant de l'accepter. Comme si le pouvoir vous était jamais offert...

César vint voir mon maître. La démarche en elle-même montrait l'importance qu'il attachait au ralliement du grand orateur et, au moins, à sa neutralité. Il savait que sans lui, le sénat n'était plus le sénat. Cicéron fut prié de parler en toute liberté. Il expliqua alors ce qu'il dirait s'il était invité à le faire et, là, le ton changea. César, d'un air d'autorité, rétorqua qu'il refusait que cela fût dit. Le masque était tombé et ils en restèrent à ce point. Cicéron soupira qu'il avait sans doute gagné l'estime de César, mais pas sa reconnaissance.

Puis Pompée quitta l'Italie, décidant de mener la guerre sur mer et en Orient. C'était d'évidence la plus mauvaise option. Que devait faire mon maître ? Devait-il rester et accepter le joug de César ? Essayer de s'enfuir à Malte, à l'écart de la guerre qui allait se déclencher ? Rejoindre Pompée ? Il s'agitait, gémissait du soir au matin, s'énervait de ce que toute sa philosophie ne lui servait de rien. César, habilement, ne lui demandait que de ne pas choisir. Mais demeurer en Italie, apparemment neutre, simplement à écrire dans un de ses jardins, n'était-ce pas déjà prendre parti pour lui contre Pompée ?

Ce dernier ne lui avait pas écrit, ne l'avait pas consulté, amassait fautes politiques et militaires les unes sur les autres. Méritait-il qu'on le suivît ? Certains tentaient d'influencer mon maître : César n'est pas celui que vous croyez, et l'issue sera en sa faveur, il n'y a guère de doute là-dessus ; Pompée ne commet que des erreurs de débutant. Avant que la guerre ne se déclenche, il faut choisir ce que la vertu commande ; mais une fois la guerre là, il faut se rallier au plus fort et regarder le parti le plus sûr comme le meilleur, disaient-ils.

Mon maître a toujours eu le souci de ce que l'on pensait de lui. C'est là sans doute sa plus grande faiblesse, mais aussi ce qui l'a porté en avant. S'il ne rejoignait pas Pompée, ne le prendrait-on pas pour un ingrat, un traître, un homme à la recherche de son intérêt plus que de son honorabilité ? Il s'inquiétait aussi pour ses enfants. S'il quittait l'Italie, eux resteraient au pouvoir de César. En ces temps de troubles profonds, les familles elles-mêmes se divisaient. Je le voyais se défaire, sans pouvoir grand-chose pour lui. Je ne me serais pas permis d'oser un conseil. Et, dieux immortels, de toute façon, quel conseil ? Il multipliait les lettres à son ami, qui s'étiraient de ses insomnies et le calmaient juste un peu sur le moment. Les réponses ne l'éclairaient pas vraiment, l'obscurité étant générale. Comme vous savez bien analyser les difficultés de la situation, écrivait-il à Atticus, et combien peu les résoudre...

Finalement, après avoir assuré les lieutenants de César qu'il ne partirait pas, Cicéron se décida à le faire. Selon ses propres mots (une telle image

ne me serait pas venue...), il le fit comme une bête égarée rejoint le troupeau parti en avant, sans aucune illusion. Beaucoup de sénateurs et de consulaires l'avaient en effet précédé. C'est à Pompée qu'il devait son retour du précédent exil et il lui devait en retour reconnaissance. Pourtant, l'homme ne menaçait pas moins la république que César s'il devait finalement l'emporter, ce dont mon maître doutait de plus en plus. Il déclara avec l'éloquence que vous lui connaissez qu'il préférerait être vaincu avec Pompée que victorieux avec les autres. Cela signifia pour lui l'adieu aux honneurs qu'il avait patiemment acquis, à ces villas qui lui étaient si chères, mais surtout à ceux qu'il aimait, son épouse et ses deux petits, pour un futur incertain et menaçant.

Nous sûmes, par ses lettres ce qu'il en fut. Rome semblait tout entière assemblée dans le camp de Pompée. On y voyait une grande partie du sénat, quelques tribuns, les consuls. Pompée y étalait ses fastes vaniteux, se comportait comme un roi avec sa cour de flatteurs, sans rien préparer. Il était comme ce Memmius qui se croyait si grand qu'il se baissait, disait-on, quand il passait sous l'arc de triomphe de Fabius pour entrer au forum. Mon maître était tenu à l'écart pour ne l'avoir rejoint que trop tardivement et pour incarner une république que le général disait défendre et qu'il voulait en réalité abattre, même s'il avait hésité dans le passé à le faire. Au milieu du camp, ainsi que vous l'avez toujours connu, Cicéron restait lui-même, lançant à l'entour de ces plaisanteries que les Grecs appellent ironie et qui sont sa caractéristique, plus encore quand il s'angoisse. Après le désastre de Pharsale et la mort de Pompée, Caton se suicida et on demanda à Cicéron de prendre la tête des restes de l'armée, ce qu'il refusa. On s'attendait à des exécutions. César exerça sa clémence à l'égard de Brutus et de mon maître, qui fut autorisé à rentrer en Italie.

Je le retrouverai avec soulagement et bonheur lorsqu'il aura atteint Brindes où je me rends.

Votre sort est plus incertain. Nous avons lu votre libelle sur César qui vous expose aujourd'hui. Les dieux vous soient favorables. Vous qui avez tant de science sur la divination, le foie des victimes pourra sans doute vous inspirer la meilleure conduite à tenir. Portez-vous bien ■